Document generated on 06/04/2025 8:37 p.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les voix souterraines

Hugo Latulippe

Number 320, Summer 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/89481ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Latulippe, H. (2018). Les voix souterraines. *Liberté*, (320), 75–79.

Tous droits réservés © Hugo Latulippe, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les voix souterraines

HUGO LATULIPPE, AVEC LES ILLUSTRATIONS DE STÉPHANIE ROBERT

Alors, sous le sol du monde,
il y a un autre monde identique
à celui d'en haut,
avec une histoire parallèle à celle
de la surface.
LE SOUS-COMMANDANT MARCOS

Il semble que tout ait commencé lors d'un voyage 500 ans en arrière. C'était au début des années 1980. Son pays lui était encore partiellement inconnu. À Tampico comme dans la capitale, il est possible de grandir sans jamais voir qu'au coin de la rue, c'est le Moyen Âge. Le Mexique est à la fois la patrie de l'homme le plus riche du monde et celle de 60 millions de personnes qui vivent sous le seuil de la pauvreté (c'est-à-dire la moitié de la population du pays). Le Mexique est une catastrophe économique.

Il prenait part à une mission humanitaire. Une fillette de la communauté – une Maya – est morte dans ses bras, d'une maladie curable. Et dans son cœur de philosophe, dans son cœur de poète, tout a basculé. Il a pensé : nous ne parviendrons plus à infléchir notre course. Le capitalisme est une forme sophistiquée de la guerre et il faudra lutter – jusqu'à la mort peut-être – pour mettre fin à cet apartheid mexicain que personne ne nomme jamais.

Ce jour-là, il a trouvé le véritable objet de la philosophie. « Il ne s'agit pas de mettre la poésie au service de la révolution mais bien de mettre la révolution au service de la poésie », écrit-il. Ce jour-là, il tourne le dos au monde bourgeois et disparaît sous terre avec ce peuple de va-nu-pieds qu'il a choisi d'épouser. Rafael Sebastián Guillén Vicente quitte son enveloppe d'intellectuel pour devenir un chef de guerre. Ce jour-là, il devient le sous-commandant Marcos.

○ ○ ○

C'est de la jungle Lacandona qu'est venue la première détonation. Le 1er janvier 1994, à l'heure précise de l'entrée en vigueur de l'Accord de libre-échange nord-américain, les veines de la terre se sont ouvertes en une série de points névralgiques aux quatre coins de l'État du Chiapas.

De but en blanc, armés de fusils de pacotille pis-de-presque-rien-pantoute finalement, attriqués comme la chienne à Jacques mais affichant une dignité implacable, ils sont sortis des entrailles de l'Histoire et ont pris quatre villes : San Cristobal de las Casas, Ocosingo, Altamirano et Las Margaritas. Tout un peuple de gens couleur de la terre soufflé vers le haut pour effacer 500 ans de souillure sans bon sens (et de silence). Ils ont dit : « Nous sommes les mêmes qu'en 1910. Nous opérons sous les ordres de Zapata. »

Les dynasties de *caciques* espéraient qu'il n'existe plus aucune mémoire du feu. C'était sans compter la conscience cosmogonique des Nations Premières. Dès leurs premiers mots, il est apparu qu'ils confondaient les temps sans sourciller. Personne ne savait dire s'ils parlaient des Yankees de la semaine dernière, de la révolution du début du siècle ou de l'arrivée des Espagnols.

En général, les Mayas sourient lorsqu'on leur demande de préciser à quel temps de verbe sont écrites leurs déclarations. Ce serait mal les connaître que d'espérer des précisions. Ils ne souscrivent pas à l'esclavage du temps compté. Ils ne souscrivent pas à notre dictature. Pour imaginer comme eux, il faut suivre les ficelles jusqu'au sous-conscient de notre monde.

Il est temps que fleurissent à nouveau en paroles les armes silencieuses
que nous portons depuis des siècles,
il est temps de parler de paix, c'est
le temps de la parole pour la vie.
C'est notre temps.
5E DÉCLARATION
DE LA SELVA *LACANDONA*, EZLN

○ ○ ○

Les indications viennent de manière parcellaire. Notre interlocuteur prend toutes sortes de précautions pour communiquer avec nous : un mélange de messages sur des applications cryptées, de textos et d'appels téléphoniques très courts. Il nous demande de nous déplacer plusieurs fois sur des distances inouïes sans plus de détails.

Nous avons roulé toute la journée d'hier sur ces chemins de montagne qui rallient les *cafetales* pour finalement parvenir à cette petite bourgade coloniale non loin de la frontière du Guatemala. Nous avons rendez-vous avec lui à 9 h 30 sur la terrasse de l'unique hôtel, face au *zocalo*. Nous l'appellerons Ariel.

Alors que nous avalons des *quesadillas* à la compote de tomates, les écrans du café nous saoulent de *telenovelas* qui ressemblent toutes à *Dallas* en plus *cheap* et d'émissions de stars exsangues et de *douchebags* où tout le monde est blanc comme neige... alors que la population autour de nous est à 100 % indigène. Le Mexique compte la plus forte population indigène des Amériques mais on ne voit que des *gringos* à la télé. Vers 11 h, de jeunes militaires repoussent brutalement les petites paysannes qui vendent mangues et bananes sur des canevas multicolores pour pratiquer leur marche au pas à la con. C'est une journée comme les autres au Chiapas.

Le soleil fait une rotation complète sur les collines verdoyantes qui encerclent la bourgade. Nous n'avons aucune nouvelle d'Ariel. Je préviens mon contact (dont je tais le nom pour des raisons de sécurité) que nous ne partirons pas de nuit. Les routes sont trop dangereuses ; nous avons croisé plusieurs barrages douteux et une flopée de brigades d'allégeances inconnues jusqu'à maintenant.

Il est 18 h lorsqu'Ariel se glisse à notre table. J'aime tout de suite sa tête.

Des yeux vifs, un regard franc. La peau très foncée, le nez aquilin. Et une timidité. Il rigole comme un enfant qui a gagné une partie de cache-cache. J'ai tout de suite confiance. Il passe en revue nos cahiers de notes et de croquis étalés sur la table et demande qu'on range les téléphones dans nos sacs. Cet homme a l'habitude de brouiller les pistes. Et il sait de quoi le monde est fait. Il commande des *tamales* à la viande avec un coke. Puis il propose de partir vers la *caracole* après le dîner. Il fait nuit noire mais j'acquiesce.

Nous roulons au moins deux heures sur ses indications dans la jungle opaque. Il s'est assis devant. Il connaît chaque courbe. Il fait des signes avec les doigts pour m'indiquer la gauche ou la droite. Parfois les courbes, la boue, des ravins. Il ne répond qu'à quelques-unes de mes questions. Il y a des choses que je ne saurai pas ce soir. C'est un indigène pur jus. Tojolabal : cette ethnie associée au noyau dur du mouvement. Il a étudié la médecine mais il a bifurqué, à la demande du mouvement. Il est avocat. Il n'a pas d'enfant. Il ne peut pas en avoir. Je sais que cela caractérise les miliciens de l'EZLN. Il a voyagé. États-Unis, Venezuela, France, Suède, Espagne, Suisse, Nicaragua. Je lui demande son grade. Silence.

Il parle des nouvelles lois votées en décembre par l'État fédéral, prétendument pour protéger les ressources naturelles du pays. « Ces lois permettront à l'armée de mater la résistance citoyenne aux éventuels projets d'exploitation », dit-il. Comme l'écrivait Eduardo Galeano, les Chiapanecos ont « la malchance d'être nés sur un territoire d'une formidable richesse géologique et leur pauvreté découle directement de cette richesse ». Pour nous, dit Ariel, ces lois annoncent une offensive. Les *caciques* locaux et les industriels mexicains n'ont pas digéré la révolution zapatiste.

Depuis que le président Calderon a déclaré en 2007 que « l'ennemi est à l'intérieur », le Mexique a basculé dans le chaos. On compte plus de 200 000 morts et 35 000 disparitions à ce jour. Visible partout dans les villes et villages du Chiapas, prétextant une guerre aux groupes de narcotrafiquants, « l'armée du pays fait reculer l'État de droit un peu plus chaque année », d'après Ariel. Et tout le monde sait que les cartels de la drogue opèrent plutôt dans le Guerrero, le Michoacán, le Sinaloa, la Baja California et le Chihuahua. La vérité est ailleurs.

« La vérité est qu'après 25 ans de guerre de basse intensité contre les paysans de l'État, les anciens maîtres préparent leur retour en force. Incidemment, ils ont construit des casernes partout où on a reconnu un potentiel minier ou pétrolier. » Ariel pense que leur cheval de Troie aura la forme d'une compagnie minière canadienne. « Savais-tu que les minières de ton pays possèdent 80 % des concessions minières au Mexique ? » Non, je ne le savais pas.

En 2009, un militant écologiste mexicain de Chicomusuelo a été sauvagement assassiné devant chez lui. Il était le porte-parole d'un groupe citoyen qui s'opposait à l'installation de la minière de Calgary Blackfire. En 1997 à Acteal, 45 indigènes appartenant au groupe *Las Abejas* (un mouvement allié aux zapatistes), dont une majorité de femmes et d'enfants, ont été massacrés par un groupe de paramilitaires alors qu'ils étaient à l'église. Toutes les communautés du Chiapas ne sont pas sur la même longueur d'onde que les zapatistes en ce qui a trait à la protection du territoire et de l'environnement ou au partage de la richesse. « Si par malheur les Canadiens trouvent de l'uranium ou du pétrole en sol zapatiste, les capitalistes de Mexico enverront leurs chiens. Et ils sont capables de razzias. »

○ ○ ○

Ariel sait qui dirigeait le Canada de la Loi sur les mesures de guerre. Il me pose des questions sur octobre 1970 au Québec. Je comprends qu'il voit un lien entre le Trudeau de l'époque et le Trudeau de ces compagnies sans foi ni loi incorporées à Toronto. Je reconnais la tendance naturelle à la paranoïa conspirationniste des organisations retranchées du Sud, mais je n'irai certainement pas jusqu'à l'en blâmer... Dans ce pays, il faut voir venir les coups pour survivre.

Je suis de nouveau frappé par la redoutable connaissance du monde des zapatistes. Je me dis : « Je suis arrivé. C'est certain. Je vais enfin pouvoir tourner ce film. En quinze ans de tentatives, je crois que je n'ai jamais été aussi près du commandement. » Je lui demande alors s'il nous mènera à Marcos cette nuit. Silence.

○ ○ ○

Il y a longtemps que nous n'avons pas vu de *campesinos* ou de villages lorsqu'une vache nous fait sursauter au détour d'une courbe. Ariel demande d'arrêter la jeep sous un arbre. Nous ne voyons pas à un mètre devant nous tant il fait noir. L'humidité exacerbe les mille parfums de la jungle. Les grillons sont déchaînés. Nous sommes loin du monde. Un bref hululement semble indiquer le chemin à notre nouvel ami. Il s'engage sur un petit sentier et nous le suivons prestement. J'ai allumé la lampe de mon téléphone. Ariel bifurque et remonte le lit d'un ruisseau asséché. Nous grimpons jusqu'à un plateau. Je distingue une vallée en contrebas. Et le son d'un torrent. Ariel s'immobilise. Il demande de ne plus bouger. Il s'accroupit et frappe plusieurs fois sur le sol avec le tranchant de la main.

C'est alors que la terre s'ouvre. Une trappe recouverte de racines et de feuilles. Une vague odeur de feu de camp s'en échappe. Je crois distinguer les ricanements d'un cours d'eau aussi. Une main jaillit du trou. Ariel l'attrape à la manière des *Blacks* du *hood*. Une blague dans une langue inconnue, percussive, parlée au fond de la bouche. Du tzeltal, peut-être. Ariel éclate de rire avant de nous entraîner avec lui.

Nous sommes avalés par le monde souterrain. Une épaisse couche d'humus se referme sur nous.

○ ○ ○

J'ai un faible pour les artistes qui entendent l'art au propre, c'est-à-dire

comme une manière de changer la vie. Il y a bien sûr eu Orwell, Malraux, Hemingway et Casals. Il y a eu Simone de Beauvoir et Neruda. Borduas, Miron et Godin au Québec. Il y a eu Aimé Césaire. Il y a eu Mahmoud Darwich. Je connais pas mal d'artistes vivants qui œuvrent sur des terrains politiques. Mais je dirai que je ne connais pas d'artiste plus absolu que lui.

Il a écrit : « La poésie est le nom que l'on pourrait attribuer à la recherche de l'humain, le nom donné à une existence véritablement digne de l'homme… » Et c'est ainsi qu'il a fomenté une révolution politique tout en traduisant le monde sensible par la voie de poèmes, de fables, de romans. Du communiqué de presse au conte pour enfants, du manifeste à la prose humoristique, l'œuvre du *Sub* marie la philosophie au réalisme magique, la théorie politique de pointe à la fiction romantique. Sa proposition artistique radicale a la forme d'une exigence posée à ses contemporains.

○ ○ ○

Lorsque le gouvernement du Mexique a fait disparaître la thèse de doctorat de Rafael Sebastián Guillén Vicente des archives de l'UNAM en 1996, tout le monde a su qui se cachait derrière le passe-montagne. Ses anciens professeurs avaient reconnu son style depuis longtemps. On n'oublie pas un étudiant qui rédige une thèse décorée de la médaille d'excellence du président de la République en seulement trois ans. Avant de devenir le sous-commandant, chef militaire de l'armée zapatiste (EZLN), Vicente était une bombe intellectuelle. Et ô surprise, se référant à Althusser, Foucault, Gramsci et Engels, mais aussi à Don Quichotte (!), sa thèse soutenait que le système d'éducation mexicain moderne usine des esprits conformes, des armées de petits modèles à coller (pour servir le marché).

> Le zapatisme n'est pas une nouvelle idéologie politique.
> Avant tout, le zapatisme est une intuition.
> LE SOUS-COMMANDANT MARCOS

À l'origine de la pensée politique zapatiste, il y a une sorte d'amalgame entre la théologie de la libération et le néo-marxisme latino-américain. Mais il ne faut pas négliger la tradition indigène, la culture maya, qui demeure l'élément-clé de la recette. Celui qui a finalement absorbé les deux autres. On dit ici à la blague que les marxistes ont d'abord remplacé Dieu par les travailleurs… Puis, les zapatistes ont remplacé les travailleurs par une figure féminine : *la madre tierra*. Sans oublier l'influence du mouvement altermondialiste qui, après s'être réclamé du zapatisme comme source, a produit une encyclopédie de la pensée progressiste des quatre coins du monde… qui a, à son tour, infusé la narration zapatiste !

Quiconque cherche à assimiler le zapatisme à une narration préexistante se trouve plus ou moins à côté de la plaque. Le zapatisme est une invention récente. Une collection d'intelligences politiques modernes fondues en un système politique complexe mais fondamentalement basé sur l'exercice de la démocratie directe. Leurs institutions ont toutes pour socle l'idée de permettre un accès universel au *Kluxlejal* (*Buen Vivir* en tzeltal).

Les zapatistes fuient le dogmatisme comme la peste. Marcos l'a écrit cent fois : le zapatisme n'est ni un modèle à reproduire, ni un idéal. Le zapatisme n'est pas une chose finie ; il s'agit de « questionner en marchant », c'est-à-dire de se remettre en cause perpétuellement et de se nourrir à même la source de l'innovation politique, d'où qu'elle soit. Au fil des ans, des militants, penseurs et intellectuels palestiniens, islandais, kurdes, grecs, zulus, tibétains, équatoriens, inuits, cris, québécois, sahraouis, basques, aymaras, corses et catalans ont d'ailleurs foulé le territoire zapatiste à l'invitation de l'EZLN.

Toutes les grandes questions qui nous occupent actuellement sont abordées

dans les textes zapatistes : l'équilibre entre les sexes et le féminisme en général, la destruction de l'environnement, le système économique qui nous cannibalise, l'obsolescence politique de la démocratie libérale, la reconnaissance des droits autochtones, les menaces à la vie privée et à la liberté d'expression, les enjeux migratoires, les tensions identitaires, la souveraineté alimentaire, etc.

Pour moi, le génie du zapatisme est de mettre le doigt sur à peu près toutes les failles du monde occidental et de nommer un monde qui les dépasse. À propos, n'y a-t-il pas quelque chose d'héroïque – voire gênant – à ce que ce soit des peuples parmi les plus pauvres des Amériques qui mènent la charge la plus conséquente et la plus solide contre le capitalisme mondialisé ?

Ajoutons la dimension littéraire du mouvement qui, par la plume du *Sub*, a contribué à mélanger la poésie (et la magie !) au sujet politique. Les zapatistes (je n'ai pas encore compris où commence Marcos et où s'arrête le mouvement) adorent les oxymores. À commencer par le vocable qu'ils ont choisi pour désigner leur chef militaire : *SOUS-commandant* ! L'autodérision et le jeu sur les codes caractérisent l'œuvre zapatiste.

Et que dire de ce concept qui engage les élus zapatistes à « commander » en « obéissant » : le fameux *mandar obediciendo* ? L'idée est simple : on élit des représentants afin qu'ils commandent, le jour venu, en obéissant à la volonté du peuple. On interdit ainsi à l'élu de se distancier du peuple. Celui qui commande en obéissant devient « le cœur commun ». Impossible d'oublier la première personne du pluriel dans le monde maya : *nosotros*. La communauté et les liens entre tous demeurent le véritable noyau du projet politique zapatiste… comme il est le cœur de la culture millénaire des Mayas.

> Nous sommes une armée de rêveurs.
> Et c'est pour cette raison que nous sommes invincibles.
> LE SOUS-COMMANDANT MARCOS

L'une des parades favorites de Mexico comme des bien-pensants du monde entier pour discréditer le mouvement est de souligner que c'est un mouvement a-r-m-é. Des soldats, des fusils, « une organisation qui prône la violence ». Or, rien n'est moins juste. Rappelons que le 12 janvier 1994 – soit 12 jours après le soulèvement ! –, les fusils zapatistes se sont tus. Le but n'était pas là. Il est évident qu'une armée de miliciens en gougounes ne pouvait pas imaginer se mesurer à des unités d'élite, à une armada d'hélicoptères de combat et à des divisions de matamores équipés pour tuer. Le mouvement revendique une narration non violente de l'histoire qui a plus à voir avec la lutte anti-apartheid en Afrique du Sud ou le mouvement des droits civiques aux États-Unis qu'avec les *barbudos* cubains.

Il existe des images de cette scène en 1995 où les miliciens de l'EZLN défilent devant leurs commandants avec des mousquets (sic !) et d'autres fusils antiques à l'embout décoré d'un joli ruban blanc. Et cette voix grave du philosophe qui explique aux journalistes, depuis la tribune, que la décoration indique la caducité des armes. Cela dans une langue pleine d'esprit, fleurie et littéraire. « Les armes ne sont pas notre sujet ici. Pour nous, les armes sont dérisoires. Elles sont vouées à disparaître. » Connaissez-vous beaucoup de généraux insurgés, au cours de l'histoire, qui pensaient que les armes étaient dérisoires ?

> *¡ Ya basta !*
> Il y a trop longtemps que votre
> bolide viral-industriel,
> votre maladie
> pétro-monumentale-matérielle,
> votre pathologie…
> Nous dévore, nous carnage, nous
> compte l'avenir en trucks pis
> en 10-roues,
> nous tire le sang des veines de crise
> en crise,
> nous cannibalise.
> *25 X LA RÉVOLTE !*
> MUSÉE DE LA CIVILISATION DU QUÉBEC

Le 1er janvier 2019, la première coulée des Déclarations de la Selva *Lacandona,* voix du cœur et de l'esprit…, aura 25 ans. Avec presque 100 ans de retard sur les termes de l'Histoire, les souterrainiers ont alors pris plusieurs centaines de

1er janvier 1994, Chiapas, Mexique
Insurrection zapatiste

L'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) déclare la guerre au gouvernement fédéral mexicain le jour de l'entrée en vigueur du premier Accord de libre-échange nord-américain. Son slogan, « *¡ Ya basta !* », fait référence à l'inefficacité des méthodes de lutte politique traditionnelles.

Le visage caché par des passe-montagnes, équipés d'armes de fortune, les combattants occupent plusieurs mairies de l'État du Chiapas, dont les habitants sont parmi les plus pauvres du Mexique. Leur porte-parole, le sous-commandant Marcos, est un intellectuel issu de la faculté de philosophie de l'Université nationale autonome du Mexique (UNAM). L'EZLN publie les « Six déclarations de la forêt Lacandone », des textes politiques truffés de poésie qui exposent la pensée zapatiste.

Héritiers du révolutionnaire Emiliano Zapata, les zapatistes ont largement inspiré le mouvement international altermondialiste. Leur idéologie ratisse large : écologie, féminisme, droits des paysans, réformes démocratiques et économiques, accès universel à la santé et à l'éducation. Leurs institutions politiques sont fondées sur cinq « conseils de bon gouvernement » (*Juntas de buen gobierno*), baptisés *caracoles,* qui siègent dans cinq centres régionaux disséminés sur le territoire du Chiapas.

ranchs, de *fincas* et de grandes exploitations agricoles et les ont depuis distribués parmi ceux qui travaillent la terre pour vrai et depuis toujours : les paysans du Chiapas.

Aujourd'hui, le mouvement paraît plus fort que jamais. Sa puissance ne tient toujours pas aux armes mais bien à une génération d'enfants nés après l'insurrection et éduqués dans ces écoles où l'on enseigne *la décolonisation de l'imaginaire*. Forts d'une autonomie politique et économique quasi totale, les zapatistes n'entendent plus rebrousser chemin. « Un autre monde est possible », avaient-ils dit à l'époque. Et plutôt que de pérorer en égrenant des théories politiques fumantes comme tant d'autres, ils ont bel et bien bâti cet *autre monde possible* au fil des ans : une société parfaitement autonome, à l'intérieur des frontières du Mexique.

En plus d'avoir construit leur propre réseau d'écoles et composé leur propre programme d'éducation, ils se sont dotés d'hôpitaux et de cliniques de santé qui subviennent aujourd'hui à l'essentiel de leurs besoins. Ils vendent leur bétail, leur artisanat, leur surplus de café et de maïs sur les marchés extérieurs, ce qui permet une entrée de devises suffisante. Leurs succès sont modérés mais indiscutables. C'est une société agricole, paysanne. Mais indépendante. Les zapatistes n'ont pas tracé de frontières mais ils sont *de facto* souverains. Il y a là, je trouve, une sacrée leçon à tirer.

Elle ne mourra pas, la fleur de la parole. Le visage invisible de celui qui la dit aujourd'hui peut mourir, mais la parole revenue du fond de l'histoire, du fond de la terre, la superbe du pouvoir ne pourra plus l'arracher.

> Nous sommes nés de la nuit. En elle nous vivons. Nous mourrons en elle.
> 4E DÉCLARATION DE LA SELVA *LACANDONA*, EZLN

○ ○ ○

Les présidents se succèdent à Mexico et continuent de faire figure de nains face au mouvement politique indigène. Il y a toutes sortes de raisons de désespérer dans ce pays violent, inéquitable et corrompu. Mais les Mayas ont visiblement accès à des réserves secrètes d'espoir. Des réserves abondantes.

Les anciens construisaient leurs temples au-dessus des sources d'eau. Ainsi, leur âme pouvait s'échapper par les voies souterraines une fois leur corps enterré. Et circuler librement sous la jungle. Je soupçonne les zapatistes de voyager sous tout ce que nous avons construit de logiques et d'aspirations. Il me semble qu'ils nous précèdent et nous succèdent. Il me semble que, du fin fond de leurs soupiraux, ils nous dominent largement. Leur surgissement dans l'Histoire a en tout cas forcé le monde mexicain à reconnaître sa fondation indigène. Et s'il ne s'agissait pas que du monde mexicain ?

En 25 ans, les zapatistes ont enfanté une nouvelle narration du monde : une société égalitaire et coopérative. Leurs galeries s'étendent désormais sous un territoire grand comme la Belgique et rallient 1111 villages et cinq *caracoles*. Trois cent mille personnes circulent tous les jours dans les artères lumineuses du monde zapatiste. On raconte qu'ils ont commencé à creuser des tunnels qui rallieront les grandes villes du nord. On parle de Montréal et de Paris, de Barcelone et de Berlin.

J'ai d'ailleurs croisé un vieil ami malécite lors d'une récente sortie en raquettes dans les Appalaches. Je lui parlais des zapatistes et des liens évidents avec le monde autochtone de chez nous.

Songeur, il m'a dit : « Ah ! Tu me fais penser que je connais une faille sur le flanc nord du Gros Cacouna qui ouvre vers l'intérieur de la terre. Une fois, j'ai entendu des voix étranges là-bas. À mon oreille, ils ne parlaient pas une langue algonquienne. »

Peut-être était-ce du tzotzil ou du tojolabal ?

L'avenir nous le dira. Ⓛ

◆ Auteur, cinéaste et producteur, **Hugo Latulippe** a appris son métier à l'ONF, auprès des maîtres du cinéma direct québécois. Ses films ont été sélectionnés dans les plus prestigieux festivals, de Cannes à Sundance, en passant par Nyon (Suisse) et IDFA (Amsterdam). Il est actuellement président de l'Observatoire du documentaire. **Stéphanie Robert** est artiste visuelle, artisane et propriétaire du studio de yoga Fleuve dans le Bas-Saint-Laurent.